

La Mer, Instrument de la Dialectique de la Victoire et de la Défaite dans *Le Vieil Homme et La Mer* d'Ernest Hemingway

JOHNSON Kouassi Zamina, Université de Cocody-ABIDJAN, UFR-LLC, Département d'Anglais.

Résumé :

La notion de la dialectique à travers l'évocation de la mer est une parabole de la victoire dans la défaite. C'est l'expression de la pensée de l'auteur selon laquelle le triomphe de l'homme n'est jamais total : il est suivi d'échec. L'essentiel est de forcer le destin par des efforts immenses.

Mots-Clés : Dialectique, ambivalence, transcendance héroïque, solitude essentielle, allégorie chrétienne.

Abstract:

Through the evocation of the sea, the notion of dialectics is a parable of victory and defeat. It is the expression of the author's thought according to which man's triumph is never total because next to it, there is failure. The essential thing is to force one's fate through much effort.

Keywords: Dialectics, ambivalence, heroic transcendence, essential loneliness, christian allegory.

Le terme dialectique, avec Hegel, au 19^e siècle, acquiert un sens philosophique nouveau : elle est comprise par le fondateur de l'idéalisme absolu comme la loi de la pensée et du réel, qui, progressant par négations successives (affirmation ou thèse, négation ou antithèse), résout les contradictions en accédant à des unifications (appelées synthèse)¹.

Ce sont ces contradictions que nous mettrons en exergue dans cette étude dont le but est de montrer comment la mer, quête du bonheur matériel et du développement économique peut aussi être source de misère. Dans ce contexte, notre démarche consiste à présenter la mer comme un objet capable de produire deux sens différents : la victoire dans la défaite du personnage principal du roman *Le Vieil Homme et la Mer* qui est le champ de notre étude.

En effet, *Le Vieil Homme et la Mer* relate d'abord le succès et ensuite l'échec du héros, Santiago ; le vieux et pauvre pêcheur cubain. Depuis longtemps, il rentre bredouille de

¹ G. Durozoi, A. Roussel, *Dictionnaire de Philosophie*, Nathan, Paris, 1997, P.110.

la pêche. C'est pourquoi les parents de Manolin, le gamin qui l'accompagnait, décident de l'embarquer sur un autre bateau car le vieux est qualifié de « *salao* » (9) c'est-à-dire extrêmement malchanceux. Cette situation a prévalu pendant quatre vingt quatre (84) jours exactement. Le jour suivant, un espadon mord à son hameçon. Après trois jours de lutte, il a vaincu le grand poisson. Cependant, des requins, après tant d'efforts du vieil homme pour les chasser, dévorent le poisson tout entier. Il ne reste de l'espadon que la tête et l'arête quand Santiago rentre au port.

La victoire dans la défaite dont la mer est le théâtre semble tellement ambivalente qu'elle suscite une interrogation : en quoi la mer s'érige en un système qui admet la coexistence de deux principes opposés et irréductibles ? Pour répondre à une telle interrogation, nous nous permettons d'en poser d'autres pour mieux élucider notre étude : Le contexte de l'œuvre peut-il nous permettre d'affirmer que la mer est source de renaissance, tant le vieil homme, en versant l'eau de mer sur la tête (104), semble faire le premier des sacrements de l'Eglise par lequel on est fait chrétien en naissant à la vie de la grâce ? L'usage de la mer n'a-t-il pas de résonances bibliques ? Cet usage n'est-il pas un prétexte choisi par l'auteur pour prôner une philosophie : l'univers est une jungle où le plus fort domine toujours et le triomphe de l'homme n'est pas exhaustif parce qu'il est émaillé d'échec ?

Ces questions aboutissent à l'étude de l'œuvre en nous attachant à montrer parfois comment la forme sert le fond. Nous procédons alors à l'analyse de certains symboles utilisés en nous efforçant de souligner la cohérence de ces éléments. Une autre étape consiste à mettre en avant un sens général de l'œuvre en nous fondant sur le thème de la dialectique de la victoire et de la défaite. A ce stade, il peut être possible d'initier une réflexion sur la vie de l'auteur et sur son époque, en étudiant dans cette perspective le contexte social ou historique du texte, exprimé par la vision particulière de l'auteur.

I- La Mer, Théâtre de la Bravoure et de la Victoire de Santiago

Le bassin océanique dont il est question est le Gulf Stream, précisément dans un petit village de pêcheurs près de La Havane au Cuba. L'usage de la mer est d'abord un enjeu commercial et économique. Ici la *Terrasse*, l'un des nombreux bars au bord de la mer, représente un port où les pêcheurs s'entretiennent les soirs avant de regagner leur domicile. Dans ce port, des camions frigorifiques viennent charger des produits de la mer pour le marché de La Havane (12).

L'heureuse issue de la lutte entre l'espadon et le vieil homme est un exploit et un véritable triomphe dans la mesure où non seulement le gros poisson constitue un danger pour son âge étant entendu qu'il n'est plus physiquement frais, mais aussi et surtout la mer, ses vagues et les forces hostiles entre autres, les requins dont il peut être une proie facile, menacent sa vie à tout instant. Malgré le danger permanent que la mer représente pour le pêcheur, Santiago ne démord point parce qu'il a aussi des ambitions commerciales qu'il exprime en ces termes : « *Mais, bon sang, quelle pièce, alors ! Si seulement il a la chair un peu fine, qu'est-ce que ça va me rapporter au marché !* » (55). Pour ce pauvre pêcheur, ce gros poisson est une occasion qui peut lui rapporter beaucoup d'argent s'il réussit à le ramener au port sans être dévoré par les requins : « *Tel quel, il fait la tonne, au moins. Largement. Sinon plus. Une fois paré, il en restera les deux tiers. A trente cents la livre, ça chiffre à combien ? Il me faudrait un crayon pour calculer ça* » (114).

Alors que le vieil homme pensait être seul, il aperçoit un vol de canards sauvages au ciel. Ils disparaissent, puis reparaissent pour donner au vieux pêcheur le sentiment que nul n'est jamais complètement seul en mer. Bien avant ces canards, un oiseau décrivant des ronds qui, par expériences est perçu comme une marque de présence de poissons à l'endroit précis, lui a servi de boussole en quête de poissons. Cet « *oiseau noir aux longues ailes* » vole si bas que ses ailes touchent l'eau. Le vieux, sans le quitter des yeux, recommence à ramer de toutes ses forces parce qu'il a désormais des signes d'espérer. Mieux, « *des taches rouges de plancton* » symbole de l'abondance de poissons, le réjouissent d'avantage et se sent plus fort et plus frais physiquement qu'auparavant (38-39). Malgré le soleil, le vent, les vagues et la fraîcheur, le vieil homme ne désespère point. Au contraire, il persiste plus que jamais en ramant plus rapidement pour atteindre le niveau de la mer au-dessus duquel de nombreux oiseaux planent et ensuite plongent.

Les efforts du vieil homme n'ont pas été vains, car au quatre-vingt cinquième jour, un gros poisson a enfin mordu à son hameçon. Il semble heureux et affirme : « *Mais aujourd'hui, c'est le quatre-vingt cinquième jour. Faut pas que je fasse des fantaisies....Pour un gros poisson, c'est un gros. Il l'a en long dans la bouche et il fout le camp avec....Mange, mon gros ! Manges-en jusqu'à ce que la pointe de l'hameçon te rentre dans le cœur et que t'en crèves !* » (46-48-49).

Il y a dans ses efforts couronnés de succès une sorte de grandeur, de fierté et d'honneur dont la source est la détermination. Au début du roman, Santiago est présenté

comme un personnage qui lutte contre la défaite. Il a passé quatre-vingt quatre jours sur mer sans succès mais sans pour autant abandonner. Bien qu'étant en difficulté, Santiago, plutôt que de paraître plus prédateur pour les créatures de la mer, préfère avoir un sentiment sympathique et compatissant pour elles. Cette option peut être perçue comme la bataille de l'homme pour la préservation du monde naturel. A travers cette sympathie, le roman est aussi l'expression de l'importance de la place de l'homme dans la nature car c'est à lui d'assurer la survie et la protection de certaines créatures. Santiago et l'espadon révèlent à la fois des qualités d'honneur, de bravoure et tous les deux sont sujets à la même et éternelle loi : ils peuvent tuer ou être tués.

Le roman suggère qu'il est possible de transcender cette loi naturelle. En fait, la toute inévitabilité de destruction crée des forces morales qui permettent à un homme de se montrer digne en transcendant toutes les situations périlleuses. Cela est précisément possible à travers l'effort de combattre l'inévitable qu'un homme peut prouver lui-même : Santiago, quoique détruit moralement et physiquement à la fin du roman, ne s'est jamais montré vaincu. Au contraire, il émerge comme un héros. Sa lutte ne lui permet pas de changer la place de l'homme dans le monde, plutôt elle lui permet de rencontrer son destin dans la plus grande dignité.

Bien qu'il soit retourné à La Havane sans le trophée de sa longue et difficile bataille, il y est retourné avec la connaissance qu'il a acquise lui-même avec fierté et humilité. Là, Hemingway semble suggérer que la victoire n'est pas forcément indispensable à l'acquisition de l'honneur. Au contraire, la gloire émane de la fierté de voir une lutte jusqu'à sa fin sans tenir compte du résultat. La gloire et l'honneur que Santiago a acquis ne proviennent pas de la lutte elle-même mais de la fierté et de la détermination de lutter, comme il le dit lui-même, « ...l'homme ne doit jamais s'avouer vaincu. Un homme, ça peut être détruit, mais pas vaincu. Je regrette d'avoir tué ce poisson....Ce qu'y a de certain c'est que j'étais mieux armé que lui (121).

Malheureusement, cette détermination soldée par la capture de l'espadon et des efforts pour conserver le poisson intact semblent par la suite une symphonie inachevée dans la mesure où Santiago en rentrant au port, il ne reste de l'espadon que la tête et l'arrête. Cela démontre comment la mer et les forces hostiles à l'exploit du vieil homme constituent parfois une source d'échec total et de destruction.

II La Mer, Source de Misère et de la Défaite de Santiago

Sur mer, le vieil homme subit l'environnement hostile : les rayons incendiaires du soleil brûlent sa peau. L'éclat insoutenable trouble sa vue (35). Après le quatre vingt cinquième jour, quand l'espadon a mordu à son hameçon, la lutte a commencé ; après le coucher du soleil, l'air est devenu frais et très glacial. La sueur qui couvrait le dos du vieux, ses bras et ses vieilles jambes, est maintenant extrêmement glacée (52).

Cette capture, au lieu de soulager le vieil homme, devient source de souffrance de toutes sortes. Par exemple, des herbes jaunes se sont accrochées à la ligne, le vieux savait que c'était autant de poids supplémentaire que le poisson lui ferait tirer d'avantage (62). Au-delà de tels efforts, des requins voraces se mêlent et tentent de neutraliser toutes les forces déjà mobilisées malgré son âge pour résister ou vaincre le poisson. Le vieil homme se jugeait déjà faible face aux forces hostiles aquatiques et avait une peur bleue de ces prédateurs qui, selon lui, pourrait dévorer sa capture : « *L'homme, c'est pas grand-chose à côté des grands oiseaux et des bêtes. Et pourtant, ce que j'aimerais le mieux être, moi, c'est encore cette bête qui tire, là, en ce moment, dans le fond de c't'eau noire. Sauf si les requins s'amènent. Si les requins s'amènent, que Dieu ait pitié de lui. Et de moi* » (79).

La sueur qui coule dans ses yeux, le manque de sommeil et de repos qui suscitent l'énervement au point de se traiter lui-même « *imbécile* » (100), sont des situations de nature à troubler la sérénité du vieil homme. En outre, l'épuisement suite aux nombreux efforts physiques, la saignée des mains et l'usage de l'eau de mer comme un remède pour soigner les plaies dans la paume (116), le requin qui talonne l'arrière de la barque et donc met sa vie en danger parce que cette barque peut chavirer à tout moment (119)..., sont autant de misère vécue par Santiago dans sa quête de vaincre l'espadon et le ramener intact au port.

Cette quête exige du vieil homme des ressources morales, mentales et physiques pour non seulement braver la mer et ses vagues ; les intempéries, mais aussi et surtout les prédateurs dont l'action met à tout instant sa vie en danger et réduit de plus en plus sa chance de ramener le poisson intact. Il déplore même avec pitié la situation qui prévaut après les passages répétés des requins pour dévorer sa capture : « *Ils m'ont eu, je suis trop vieux pour tuer les requins à coups de gourdin. Mais je me défendrai...Mais qu'est-ce qu'on peut faire dans le noir, et pas armé ? Il était raide ; il avait mal partout, le froid de la nuit réveillait toutes ses blessures, toutes les douleurs de son corps surmené* (132-138).

La défaite ou l'échec auquel nous faisons allusion, n'équivaut pas à une perte de bataille ou à une quelconque débandade concédée par Santiago. Pendant quatre-vingt quatre

jours, il est rentré de la pêche sans avoir eu un seul poisson. La conséquence immédiate est qu'il devient ainsi la risée de tout son petit village. La capture de cet espadon au quatre-vingt-cinquième jour et la lutte qui en découle, auraient été plus satisfaisantes si Santiago rentrait effectivement avec le trophée que représente ce gros poisson pour laver l'affront vis-à-vis des villageois d'une part, et de l'autre, vis-à-vis des parents de Manolin, le petit garçon éconduit par ces derniers à cause de la malchance du vieil homme à la pêche.

La défaite est donc synonyme de malchance et d'incapacité de vaincre les forces naturelles de la mer, hostiles au succès total de Santiago tels que les requins dévoreurs de l'espadon. Ceux-ci anéantissent tous les efforts du pêcheur au point de le rendre plus ridicule devant les villageois : les requins ont à la fois détruit sa fierté et l'objet de sa fierté en ruinant le poisson et ensuite, physiquement et moralement Santiago lui-même.

Dans ce contexte, la mer est source de crise parce qu'elle engendre un ébranlement chez le vieil homme : il est victime de blessures physiques et morales. Totalemment abattu, il rentre dormir sur de vieux journaux dans une position de crucifixion. En considérant les caractéristiques de la mer dans ce roman, l'auteur n'est-il pas en train d'user de prétexte pour véhiculer une idéologie ?

II- L'Évocation de la Mer Comme un Prétexte

A travers le roman *Le Vieil Homme et la Mer*, nous pensons que l'évocation de la mer dont use Hemingway est un prétexte pour exprimer une philosophie voire une idéologie. C'est le prétexte de révéler qu'autant l'homme peut exploiter, braver et parfois maîtriser la nature, autant il peut présenter une incapacité ou une insuffisance à soumettre cette même nature à ses principes : par exemple, l'incapacité de Santiago à dompter la mer et ses voraces prédateurs.

Les riches eaux du Golf Stream fournissent des bêtes et oiseaux sans cesse pivotants que le vieil homme observe et salue. A travers les interactions de Santiago avec ces figures, son personnage émerge. En fait, Santiago est si lié à ces eaux qu'il pense être sans malice comme parfois un amoureux versatile, que la mer agit presque comme une lentille à travers laquelle le lecteur découvre son personnage. L'interaction de Santiago avec la fauvette fatiguée (37) par exemple, montre non seulement sa bonté mais aussi, comme il le pense à propos des vautours qui, inévitablement chasseront le petit oiseau ; une philosophie qui domine et structure sa vie : une jungle où le plus fort massacre le plus faible. La force et la fierté de Santiago se mesurent en fonction de son éloignement des côtes ; plus il avance dans

le Gulf Stream, plus il démontre sa capacité morale, physique et son expérience. La mer entrevoit donc la profondeur des connaissances de Santiago : ses propos sur le vent, le courant d'eau et la friction de l'eau (137) résident dans son entière expérience de vie, son habilité et sa consécration. Cette expérience est une évidence à enseigner aux nouvelles générations car à la fin de l'œuvre, Manolin déclare qu'il a encore beaucoup à apprendre auprès du vieil homme : « *Maintenant on va se remettre à pêcher ensemble. Tu comprends, j'ai encore des tas de trucs à apprendre* » (146).

Au-delà de l'évocation de la mer et des souffrances vécues par le vieux pêcheur dont la mer reste le principal théâtre, il y a une sorte de renaissance recherchée et des résonances bibliques qui nécessitent d'être élucidées. Sentant la situation lui échapper, le vieil homme, en signe de baptême « *prit un peu d'eau de mer dans sa main et la versa sur sa tête. Puis il en prit encore pour se frotter la nuque* » (104) comme pour invoquer la clémence de Dieu pour une régénération de l'âme, de l'être humain qu'il est. Au plan biblique, le personnage de Santiago présente une image de crucifixion. Pour suggérer la profondeur du sacrifice du vieil homme et de la gloire qui en découle, Hemingway a émis un parallèle entre Santiago et Jésus Christ qui, selon la théologie chrétienne, a sacrifié sa vie pour la grande gloire de l'humanité.

L'image de crucifixion est le moyen le plus notable par lequel l'auteur crée le symbolique parallèle entre Santiago et Christ. Quand la ligne a provoqué des plaies dans les paumes de Santiago, le lecteur pense aux stigmates de Christ. Plus tard quand les requins dévoreurs apparaissent, Hemingway a qualifié le vieil homme de martyr crucifié en disant qu'il émet un bruit similaire à un homme dont les ongles sont en train d'être coupés. Cette image est plus plausible quand l'auteur le décrit, couché dans sa cabane : « *A plat ventre sur les vieux journaux, les bras en croix, les paumes tournées vers le ciel, il s'endormit* » (143). Dans les dernières pages du roman, Hemingway emploie ces images pour évoquer le lien entre Santiago et Jésus Christ qui a donné l'exemple de la transcendance en transformant la perte en gain, la défaite en triomphe et même la mort en vie renouvelée.

L'allégorie chrétienne continue et marque beaucoup de références dans *Le Vieil Homme et la Mer*. Par exemple, Manolin a effectué pendant quarante jours une partie de pêche avec Santiago. L'évocation de ces quarante jours de disette nous renvoie à la traversée du désert de Jésus Christ. La lutte entre Santiago et l'espadon a duré trois jours, un chiffre crucial dans la théologie chrétienne, car il marque la Trinité aussi bien que l'intervalle entre la

mort et la résurrection de Christ². En plus, on peut dire que Santiago révèle d'essentiels traits chrétiens à savoir l'humilité et la charité. Comme Christ, il a aussi subi des meurtrissures et retourne en société en ayant une expérience que les autres n'ont pas ; comme Christ, le vieux pêcheur est un martyr de toutes sortes.

Le sens moral peut être interprété comme un individu solitaire en situations de vie et de mort : il peut tuer pour vivre comme il peut être tué. La signification de ces actions réside dans comment elles sont ordonnées parce qu'il n'y a aucun salut éternel ; tout sens et tout but proviennent des expériences sur terre. En un mot, proviennent des bienfaits dans la bravoure et la vérité et enfin du fait d'être un homme digne de ce nom. A ce niveau, Santiago a agité avec bravoure et vérité pour tuer l'espadon comme un homme tué ; ce qui a donné un sens et un but à sa lutte. Le poisson aussi a bien agité dans la bravoure et la vérité : il a été ami à Santiago et est mort comme un homme (en effet Hemingway nous dit le sexe de l'espadon : c'est un poisson femelle). La mort de l'espadon a un sens et un but. Cela renforce la vision de la domination mâle qu'Hemingway véhicule dans le roman : ce n'est donc pas inutile de constater qu'il n'y a pas de personnages féminins dans *Le Vieil Homme et la Mer*.

A travers l'œuvre d'Hemingway, il y a eu une constance : une note profonde de malaise et d'instabilité. L'auteur appartient à une génération affolée, fortuitement désespérée et vivant dans des conditions difficiles. C'est la période comprise entre les deux guerres mondiales quand une guerre a détruit toutes les vieilles stabilités sociales et intellectuelles du 19^e siècle laissant en place la menace de la nouvelle guerre presque inévitable.

Le malaise est celui de l'homme isolé et tout en pleurs, opprimé par son perpétuel besoin d'exprimer sa force morale. Le sens de la menace est partout et donne une étrange et raide énergie à l'écriture d'Hemingway. C'est le cas dans son premier livre *In Our Time* où chaque nouvelle révèle la violence, la tromperie ou la faiblesse, et le personnage de Nick Adams qui revient à ses défauts devient le prototype du héros d'Hemingway, à savoir initié tout jeune à l'environnement social hostile, meurtri et porteur de cicatrices dues aux rencontres avec ce monde et vu à la fin comme un brillant personnage. Par exemple, le personnage de Big Two-Hearted River s'accrochant seul à la situation qui prévaut dans un paysage dangereux. Et à chaque nouvelle, pour s'approprier la leçon, il survient une petite crise découlant d'une scène de guerre, ou de violence criminelle. Il n'y a ici aucune sécurité

² Il faut que le fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, et qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour. Luc 24 :7.

philosophique, aucun système religieux ou social fiable, seulement des individus solitaires exerçant peu de bravoure avant de subir un échec.

C'est le cas du *Viel Homme et la Mer*, un monde de requins accapareurs qui attendent que l'homme obtienne d'abord quelque chose avant de le lui retirer après. Tout ce que ce dernier peut faire sous cette menace, c'est de se reconforter avec ce qu'il trouve à portée de main : les nécessités pratiques du travail à savoir goûter au vin, au café ou prendre l'appât pour la pêche. Cela montre que l'on peut au moins être heureux en quelques instants et être fier avant de sombrer. Le combat devient une autre figure significative du monde d'Hemingway. C'est aussi, en d'autres termes, une manière préparatoire pour Santiago, le héros pêcheur qui "joue" avec ce gros poisson ; un jeu teinté de patience et d'habileté pour le matador et comme le matador, il vient à aimer sa victime. Le héros peut littéralement être le combattant comme Pecho Romero dans *The Sun Also Rises* et les combattants de la vraie vie de *Death in the Afternoon*. Ce jeu se déroule avec douceur, ironie et courage.

Le héros d'Hemingway rencontre le défi du désastre et de la mort par le comportement qui est supposé être celui du vainqueur qui ne recule jamais. Une marque du héros, c'est celle qui supporte les blessures infligées par les forces hostiles extérieures. La douleur physique et les blessures de Santiago, dans *Le Vieil Homme et la Mer* ont plusieurs prédécesseurs dans l'œuvre d'Hemingway. Exemple, il ya l'infirmité (bras enlevé) de Harry Morgan dans *To Have and Have Not*, Frederick Henry, à la jambe mutilée, dans *A Farewell to Arms*, Jake Barnes et sa blessure lors de la guerre dans *The Sun Also Rises*, Nick Adams blessé à la guerre dans *In Our Time* ; et la blessure psychologique, telle que celle du souvenir de Robert Jordan, du suicide de son père dans *For Whom the Bell Tolls*.

La blessure représente le point ou toute chose qui est hostile et incontournable dans son existence et qui rencontre l'individu et le soumet à une expérience. C'est le symbole d'endurance et de la connaissance : il doit prendre sa blessure avec grâce sous la pression de la rupture de la vie. Dans un tel monde, penser beaucoup est aussi dangereux que dormir sans lumière, puisque la pensée peut conduire seulement à la révélation que le monde n'a pas de sens. Et l'amour pour une femme est presque aussi dangereux, car il conduit à un engagement à l'autre, et donc au dédoublement des chances de souffrance.

Le monde d'Hemingway est essentiellement un monde mâle (masculin) où la femme offre de brefs épisodes de joie et de compagnie (camaraderie). Mais enfin seulement cela

accentue la solitude essentielle de l'homme. Pour survivre, un homme doit se présenter, abandonner un tout petit peu et développer le style d'auto-défense de séparation

Tout autour peut être l'idiotie de la guerre, le vaste chaos universel de chance et de tromperie ; mais quelque part dans le monde d'Hemingway il y a toujours un rêve, comme celui de Santiago. Il y a des endroits cachés de notre vie imaginative et émotionnelle ; ces endroits qui nous galvanisent dans nos luttes. Ce sont aussi des endroits dont provient l'impulsion de l'artiste de créer.

En définitive, la dialectique de la victoire et de la défaite dont la mer est le théâtre dans *Le Vieil Homme et la Mer*, n'est que l'expression de la philosophie d'Hemingway selon laquelle l'homme ne triomphe jamais tout à fait, il subit par la suite un échec. Mais le plus important c'est l'immense effort pour lutter contre le destin. Au-delà, c'est un principe et des actes aux frontières entre un regard réaliste de la vie et une dose importante de courage, d'abnégation et d'espoir.

Avec l'évocation de la mer et des prédateurs qu'elle contient, Hemingway semble nous faire croire qu'il y a seulement deux options offertes au vieux pêcheur : la défaite ou l'endurance jusqu'à la destruction. Santiago a clairement choisi la dernière option. Hemingway ne condamne pas son protagoniste pour avoir été pleinement épris de fierté. Au contraire, Santiago est une preuve que la fierté conduit les hommes à la grandeur. Parce que le vieil homme reconnaît qu'il a tué le puissant espadon largement avec fierté, et parce que sa capture de l'espadon conduit à la transcendance héroïque de la défaite. La fierté devient ainsi la source de la plus grande force de Santiago. Sans un féroce sens de fierté, cette bataille n'aurait jamais été menée ou probablement, aurait été abandonnée avant la fin. C'est même une belle leçon pour la nouvelle génération représentée par le personnage de Manolin : rester digne même dans la défaite.

BIBLIOGRAPHIE

Baker, Carlos, *Hemingway: The Writer as Artist*, Fourth Edition, Princeton University Press: Princeton, NJ, 1972.

Clifford, Stephen P., *Beyond the Heroic "I": Reading Lawrence, Hemingway, and "Masculinity"*, Bucknell University Press: Cranbury, NJ, 1999.

Hemingway, Ernest, *Death in the Afternoon*, Jonathan Cape: London, 1932.

Hemingway, Ernest, *A Farewell to Arms*, Charles Scribner's Sons: New York, 1929.

Hemingway, Ernest, *For Whom the Bell Tolls*, Charles Scribner's Sons: New York, 1940.

Hemingway, Ernest, *In Our Time*, Boni & Liveright: New York, 1925.

Hemingway, Ernest, *The Old Man and the Sea*, Charles Scribner's Sons: New York, 1952.

Hemingway, Ernest, *Le Vieil Homme et la Mer*, Gallimard, Paris, 1952.

Hemingway, Ernest, *The Sun Also Rises*, Charles Scribner's Sons: New York, 1961.

Josephs, Allen, *For Whom the Bell Tolls: Ernest Hemingway's Undiscovered Country*, Twayne: New York, 1994.

Palin, Michael, *Hemingway's Travels*, Weidenfeld & Nicolson: London, 1999.

Reynolds, Michael S., *Hemingway: The Final Years*, W.W.Norton: New York, 1999.

Wagner-Martin, Linda (Ed.), *A Historical Guide to Ernest Hemingway*, Oxford University Press: New York & Oxford, 2000.